

## Art choral

*Pour sa 14<sup>e</sup> édition, le festival Actoral de Marseille poursuit avec rigueur et éclectisme sa trajectoire singulière, en toute liberté.*

Le calendrier festivalier (24 septembre – 11 octobre), conjugué à celui de la parution de ce numéro, n'aura pas autorisé plus tôt l'évocation d'un des festivals les plus dynamiques consacrés aux écritures de la scène contemporaine. À Marseille comme à Montréal, ville partenaire où Actoral trouve son prolongement, le festival dirigé par le metteur en scène/auteur Hubert Colas se définit comme le rendez-vous annuel de toute une génération d'expérimentateurs du plateau. Car si le pluriel « d'écritures » s'impose ici, c'est parce que la textualité y excède justement le « texte de théâtre », véritable statue du Commandeur à qui la plupart des propositions concernées ici – mise en scène, spectacle, musique, arts visuels, performance – veulent régler son compte.

C'est bien en effet le point commun constaté pour la plupart des œuvres aperçues que de placer la scène en zone de turbulences, d'en contester les structures idéologiques, pour interroger « ce qui fait spectacle » dans ses fondements même. Même déni de l'autorité de l'écriture chez un Joël Maillard, jeune auteur et metteur en scène de *Ce qu'on va faire*, qui explore le déterminisme de l'écriture scénique, même suspicion autour du mythe romantique de l'artiste inspiré, que chez Vincent Thomasset qui met en scène le dédoublement trouble de l'auteur et de l'interprète.

L'auteur ayant été déboulonné, c'est par le plateau que d'autres propositions se consacrent à la déconstruction radicale. Issu de l'univers du clown, Nicolas Cantin conduit dans *Klumzy* une expérience d'appauvrissement sémiotique où la scène dissocie systématiquement les modalités et éléments de la représentation, décomposant les gestes, alternant bribes de mots et objets impuissants... L'œuvre, qui place le spectateur face à un échec du sens, dégage alors un lyrisme du dénuement d'où ne subsiste que le souvenir d'un « spectacle ! » psalmodié mais mort-né et désormais perdu. C'est peu de dire que l'exercice sera parfois risqué, que le spectateur venu voir du répertoire manifesterait parfois clairement sa désapprobation face à une scène qui se refuse à figurer, lui qui aime pourtant Kandinsky et Pollock. Si certaines propositions prennent l'eau à force de disjoindre les planches du sens, ce sont surtout les têtes d'affiche (moins radicales ? plus chère ?) qui s'en tirent moins bien que les petites formes : *[Before] Superamax*, du collectif Superamas (pourtant excellent dans *Big 3*, en 2006) suscite l'ennui dans une forme où le cynisme consensuel du propos se calque avec application sur les modes de représentation du fantasme capitaliste (sitcom, comic strips, publicité, etc.). La performeuse belge Miet Warlop transforme la scène en champ de décombres glaireux et de gravats ludiques où dérision et figuration de la quête du sens rejouent, indéfiniment, la naissance de l'artiste occidental, ce génie charlatan. Plus trouble en revanche la beauté sauvage de Latifa Laâbissi qui danse parfois nue, grimaée en femme à barbe, et dont émane le mystère tragique d'une bacchanale moderne.

À n'évoquer ces propositions de déconstruction, on passerait presque sous silence les tendances opposées qui font de la scène le lieu d'une mémoire collective. Comme lorsque Dorothée Munyanesa chante, danse et raconte le témoignage de son enfance au Rwanda lors des massacres de 1994, dans *Samedi détente*. Ou lorsque Daria Deflorian et Antonio Tagliarini évoquent dans *Cose*, les divers objets et les milliers d'annotations faites dans son journal par Janina Turek, femme au foyer de Cracovie, jusqu'à ce que de ce rien naisse une sorte d'univers. Contre les dynamitages savants et les critiques parfois abstraites, le théâtre redevient dans ces moments un espace de vie, lieu de parole et d'expérience, de construction collective du sens. Un espace à animer de fantaisie, comme quand Gérard Kurdian, chanteur pop-kitsch projette en incrustation les jungles et les espaces intersidéraux de *La solidité des choses*, ou lorsque Antoine Boute envisage dans *Stagiaires, larmes, tropiques* d'y créer une « entreprise de pompes funèbres expérimentale » et de délire très sérieux censé changer notre rapport contemporain à la mort, à coups de sacrifices, de cannibalisme païen et de fureurs antiques. Mais c'est peut-être *Relative Collider*, le spectacle de Liz Santoro et Pierre Godard, qui associe le plus étroitement déconstruction post-moderne, émotion brute, et profondeur du sens : ahurissante parabole où la chorégraphie des trois danseurs dégage au bout de près d'une heure de mouvements mécaniques et synchronisés au millimètre une vision d'humanité libérée aspirant à représenter ce qui la distingue.

Etienne Leterrier-Grimal

Antoine Boute, Victor et Lucas Boute. *Les Morts rigolos*, Les Petits matins, 2014  
Jeroen Peters, *Superamas Big 3 episode*, Presses du réel, 2011  
*Relative Collider* (L. Santoro, P. Godard) est visible sur [www.vimeo.com](http://www.vimeo.com)